

Sceau et ombilic de la conviction

André Beetschen

Merci, tout d'abord à la SPRF et à ses secrétaires scientifiques, et bien sûr à toi, Jean-Claude Stoloff, pour m'avoir invité à participer à ce débat autour de ton dernier livre « Psychanalyse et civilisation contemporaine ». Un livre dont je veux dire d'emblée le vif intérêt qu'a suscité sa lecture, tant les perspectives qu'il ouvre sont cruciales pour la psychanalyse d'aujourd'hui, dans son environnement sociétal et les bouleversements qui concernent la demande et la pratique d'analyse. Tout en insistant sur la référence au « Malaise dans la civilisation », et donc sur la dimension anthropologique - la *Kulturarbeit* freudienne – ton propos a le constant souci de soutenir « la spécificité » de la psychanalyse, dans la double dimension de son fondement scientifique et de sa pratique, en maintenant la dimension subversive que Freud lui a conférée avec la découverte de l'inconscient et du sexuel dans l'humain.

Ainsi ton livre commence-t-il par l'affirmation d'une *conviction* (« Il n'est pas possible de dissocier la naissance, le développement et l'avenir de la psychanalyse de son environnement social et historique ») pour se terminer par un *pari* (« quelles que soient les évolutions de la civilisation contemporaine, il y aura toujours chez certains sujets »...un désir d'analyse).

Je vais choisir, pour ma discussion, les deux derniers chapitres du livre, là où se produit à mon sens un infléchissement de ta réflexion qui quitte le champ anthropologique et sociétal pour observer ce qui se passe à l'intérieur même de la psychanalyse, en pratique et en théorie. Dans « L'avenir d'une conviction », donc, tu te penches sur l'expérience psychanalytique

dans son présent, avec les préoccupations contemporaines que suscite son exercice, et à partir de là, tu vas interroger ses fondements, avec les controverses actuelles qui touchent à la scientificité de l'analyse, et aux limites entre psychanalyse et psychothérapies. J'interrogerai successivement ces deux points, en les séparant un peu artificiellement.

Comment penser, et avec quelles catégories de pensée, à la fois notre appui et les buts que nous poursuivons ? La conviction de l'existence de l'inconscient, acquise dans notre expérience personnelle d'analyse, et mise au service des cures, est-elle un viatique assuré quand elle risque de côtoyer l'illusion (le titre de ton chapitre « L'avenir d'une conviction » vient évidemment en contrepoint de « L'avenir d'une illusion ») ? Au fond, je crois que ton livre nous parle avec force, à propos de la conviction, de *la résistance de l'analyse*.

Et je retrouve, en sollicitant l'*Überzeugung* freudienne (autrement dit cet état de pensée qui se situe au-dessus de la preuve : un mot en *über*, comme *Übertragung* ou *Übersetzung*), le souvenir d'échanges que nous avons déjà eus : ils invitent à tenter de préciser à nouveau la nature de cet « assentiment, en acte, donné *en réponse* à un énoncé tenu pour vrai ». Situer la conviction dans le périmètre que tu proposes (*vérité*, *véracité*, *croyance*, *persuasion*, *vraisemblance*), c'est bien renouveler ce constat : dire ou faire l'expérience du vrai quant aux transformations opérées par l'analyse ou quant à ses fondements s'établit sur une exploration de l'inconscient toujours indirecte , et qui opère par le biais de la déformation.

Ainsi la conviction se trouve-t-elle sur une crête, bordée d'un côté par la certitude délirante (paranoïaque ou mélancolique), d'un autre par l'imagination enthousiaste (cette *Schwärmerei* que pointe Freud) , et encore par la croyance qui elle, se saisit ou a besoin d'un objet. Si elle peut apparaître comme une forme de surinvestissement (ou de toute-puissance) de pensée, elle est soumise certes à l'exigence du vrai mais tout autant à la poussée interne du fantasme (un accomplissement dans la pensée). Donc, elle peut répondre

aussi, et comme effet, à l'action de la suggestion, celle exercée par l'autorité du maître, celle du récit dans la perspective herméneutique et évidemment celle du transfert, ce qui complique les choses ! Je pense à cette phrase de Freud, dans « L'analyse finie et infinie » : « La clarté de notre propre compréhension ne doit pas nous servir de mesure pour la conviction que nous suscitons chez l'analysé ».

Le « tenir pour vrai » en réponse aux interprétations ou aux constructions dans l'analyse, c'est bien ce que nous attendons, en sachant néanmoins que l'inquiétude et l'inachèvement sont comme l'ombre de la conviction. Le vrai, ça n'est jamais vraiment ça ! Autre façon de parler du réel (je pense aux dernières pages de « l'Abrégé »). Et si l'on prend la mesure de la conviction dont se soutient l'accomplissement du rêve, il faut se demander quel abandon ou quel suspens du moi sont ici en jeu. Tu as quelque part cette phrase très juste : « une conviction de vérité *s'empare* du sujet ».

Il faudrait certes préciser encore l'écart entre *la* conviction et *les* convictions, entre la soudaineté de l'évènement psychique ou de la trouvaille, et ce qui s'avère le fruit du long travail de perlaboration des résistances. Écart en quoi se précise le titre de mon exposé : sceau de la conviction quand elle est portée par l'excitation du fantasme ou du transfert, ombilic lorsque les constructions auxquelles elle répond font entrevoir les butées et l'infini du travail de la cure.

Mais, et c'est le fil véritable de ce chapitre du livre, le rôle et la fonction que tu donnes à la conviction reposent sur l'évaluation que l'on peut faire de la pratique analytique contemporaine. Tu fais le constat d'un certain désenchantement de la méthode devant les butées de la cure et « ce qui ne marche pas », devant les difficultés rencontrées avec ces nouveaux patients chez qui le « traumatique » éloigne du paradigme de la névrose, devant le manque ou le défaut de la classique remémoration (« ad integrum » dis-tu) des représentations ou traces inconscientes. J'ai le sentiment que tu opposes, avec l'appui très

ferme que tu pends sur « Constructions dans l'analyse », interprétation/remémoration et construction/conviction, même si elles s'entremêlent pourtant dans la cure. Certes Freud, en remarquant dans « Constructions dans l'analyse » que le souvenir refoulé ou inconscient continue de se dérober, soutient une activité de construction qui vise à provoquer une restitution du passé enfoui (un travail comparé à celui de l'archéologue), mais je ne crois pas que la sollicitation de la conviction soit le simple fruit d'une évolution de la pratique devant les impasses de la remémoration. Car le mot de conviction est un véritable fil rouge tout au long de l'œuvre, lorsqu'il s'agit « d'obtenir la conviction » du patient ou quand il s'agit d'évaluer les effets des transformations produites par le traitement, mais aussi l'expérience vécue du transfert, et encore l'admission des avancées métapsychologiques. Les références seraient ici très nombreuses (Gradiva, Au-delà du principe de plaisir, Malaise dans la civilisation, introduction de l'Abrégé, etc..) jusqu'à, dans « Analyse finie et analyse infinie », le requisit minimum exigé dans la formation d'un analyste : « La tâche est accomplie si elle apporte à l'apprenti la ferme conviction de l'existence de l'inconscient ».

Je crois comme toi que « Constructions dans l'analyse » est un texte majeur sur le travail à deux, patient et psychanalyste, en séance (les deux scènes séparées et le moment propice pour énoncer, le devinement chez l'analyste, voire les processus d'identification et d'inférence). Mais ce sont avant tout les effets psychiques des constructions proposées qui sont sollicités pour éclairer l'effet de conviction : la fécondité associative, l'envisagement du oui et du non, la résistance ou l'accord « hypocrite », l'éventuelle réaction thérapeutique négative. Ceci jusqu'au souvenir « überdeutlich », survenant « à côté » du souvenir, mais qui témoigne à la fois de l'hallucinoire et de la déformation par lesquels le souvenir inconscient fait retour. L'article se termine, on le sait, sur la question de la « vérité historique » dans les hallucinations des patients psychotiques, vérité historique qu'on retrouvera dialectisée avec « la vérité matérielle » dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*.

Alors il faudrait préciser à chaque fois les conditions transférentielles de la construction, les mots et images utilisés, la nature des hypothèses voire la possible reconnaissance d'éventuelles erreurs de l'analyste. On ne peut que remarquer, s'étonner même, de la banalité de l'exemple donné par Freud : il contraste avec la densité transférentielle du cas du patient - le seul du livre je crois - que tu proposes, avec les deux analyses, les effets d'après-coup, la construction en strates successives des traumatismes précoces méconnus ou déniés, mais reconnus par l'analyste comme liés à un environnement défaillant.

Tu écris du travail de construction : « Construire une vraisemblance plausible et convaincante », tout en évitant le « con-vaincre » (le vaincre n'est pas seulement celui de la tentative de persuasion, il est aussi celui des « gros bataillons » du psychique). Et au risque de la suggestion persuasive, tu opposes « une auto-découverte indéfinie et infinie par le sujet lui-même de sa propre histoire ». Cependant, et malgré la référence à la métaphore archéologique qui explore « les strates du psychique », n'est-ce pas la notion « d'histoire » qui fait alors question, en éloignant la référence au souhait inconscient ? Il faudrait certes réexaminer ici ce que Piera Aulagnier dit de « l'apprenti historien »...

« La vraisemblance serait donc, écris-tu encore, le terme adéquat pour désigner le sentiment de vérité, une fois que celle-ci a pu faire l'objet d'une appropriation par le sujet en étant affectée d'une conviction fondée sur un vécu émotionnel, redevenu disponible ». Certes, mais tout est justement dans la possibilité d'appropriation, absolument dépendante de la force présente du transfert et de la résistance. La conviction oscille, comme l'a écrit J-B. Pontalis, entre « Croire en... et se fier à ».

Au fond, j'ai envie de discuter avec toi ce mot de « vraisemblance » : n'engage-t-il pas trop vite un consensus, ou même la présence d'un jugement secondarisé (peut-être aussi le jugement d'existence de « La négation ») ? La force de la « vérité historique » ne s'y

trouve-t-elle pas atténuée, non seulement dans son écart avec la « vérité matérielle », mais aussi dans la dimension essentielle, répétitive ou hallucinatoire, de son retour ?

Si, comme tu l'écris encore, « La conviction prolonge ou remplace les modalités classiques de confirmation », quelle est alors sa valeur de transformation ? Peut-on soutenir, comme pour les résistances, une perlaboration des convictions surtout quand il faut faire place à l'essentielle fonction du *doute*, poussé lui aussi à se manifester par contrainte pulsionnelle. « Intime conviction » entraîne aussi chez moi une réserve, peut-être parce que j'y entends le suspens d'une conflictualité qui ne peut jamais être apaisée, ou la présence, à l'arrière-plan, d'un jugement de condamnation sur-moïque... On retrouverait ici le « convict anglais » : le détenu, l'emprisonné. La conviction, en anglais, c'est la condamnation ! Plutôt qu'un savoir emprisonnant sur l'inconscient, il faudrait soutenir la non-clôture de la conviction, son inquiétude, le « x » qui, comme tu le dis, la sépare de la croyance, son inadéquation en somme et par là le maintien de la discorde ou de la déliaison auxquelles elle ouvre. Son part d'*inachèvement* donc.

C'est ce que j'entends quand je lis tes lignes fortes sur « Construction des limites et limites de la construction », où tu évoques le travail du psychanalyste aux prises avec les patients chez qui le défaut d'inscriptions symbolisantes et les faillites du refoulement originaire imposent, depuis l'affrontement aux limites du pensable et la reconnaissance des éprouvés de transfert, la tentative de construction des phases précoces du développement psychique. Actualité certes des « nouveaux patients », mais qui rejoint les propositions sur la destructivité que la seconde topique a dévoilées : la motion pulsionnelle remplace la représentation inconsciente, et l'accomplissement hallucinatoire du rêve (sa conviction) devient tentative d'accomplissement. A quelles conditions, ici, la construction qui réclame le sceau de la conviction ne vient-elle pas se proposer comme une orthopédie du psychique ? En

risquant éventuellement de s'emballer ? C'est ici que tu évoques, pour l'activité de construction, la sollicitation de l'ombilic du rêve.

J'ai jusqu'ici tenu jusqu'ici en réserve le débat épistémologique auquel, dans ces pages sur la conviction, tu ne cesses de t'affronter quand il s'agit aujourd'hui de soutenir la spécificité, la vérité et la valeur subversive de la psychanalyse freudienne. Car si la conviction est bien sur une limite, sur une ligne de crête, à cause de sa dépendance au récit, à la rhétorique, au discours du maître, à l'aveuglement du transfert, elle fait alors courir un vrai danger à la spéculation métapsychologique.

Je te cite une nouvelle fois, alors que tu viens de dénoncer, au nom de la « praxis », la dérive narrativiste ou herméneutique : « Dans cette perspective qui, délaissant la question de la « scientificité » de la psychanalyse au sens d'une science dure ou expérimentale, déplace le débat épistémologique à l'intérieur même du champ psychanalytique, le terme de « conviction » acquiert une signification nouvelle. Elle devient spécifique d'une discipline comme la psychanalyse ».

Il convient donc d'explorer cette « signification nouvelle » en la situant au cœur du débat épistémologique contemporain en psychanalyse. C'est que depuis les critiques de Danto et Nagel (1958), après celles de Popper, sur la scientificité de la psychanalyse, puis les positions de Spence et Schafer sur les effets de transformation du récit et des stratégies narratives, la conviction a risqué de basculer du côté de l'herméneutique et du relativisme (avec l'appui des travaux de Wittgenstein) dans l'abord des fondements du vrai. Dans la dérive qui voit se substituer aux causalités inconscientes (le refoulement originaire et l'économie pulsionnelle), bref à la chose inconsciente et à sa réalité autant qu'à son réalisme (cf. Jean Laplanche) un jeu des motivations non conscientes, tu soulignes le danger d'un effacement de la limite entre psychothérapie et psychanalyse, entre processus de déliaison

(ana-lyse) et de psycho-synthèse, en montrant combien l'efflorescence de ces derniers agite la crise actuelle de la psychanalyse.

Avec les courants herméneutiques et narrativistes, c'est la métapsychologie qui est mise à la porte ou au rencart : Laurence Kahn a examiné dans toute sa complexité cette dérive dans « Le psychanalyste apathique et le patient postmoderne ». Aussi est-il essentiel d'examiner, comme tu le fais, non seulement l'origine de la conviction, mais aussi en quoi celle-ci s'établit sur la « correction » du processus de refoulement originaire (comme l'écrit Freud dans « Analyse finie et analyse infinie »), sur les modifications des traces inconscientes, sur les changements du facteur quantitatif, sur l'économie pulsionnelle. Autrement dit, comment la conviction demeure, en fin de compte, autant indice de la levée du refoulement que preuve du travail de perlaboration.

Mais que dit-elle encore quant à une scientificité de la psychanalyse, de sa pratique et de son épistémologie ? Comment soude-t-elle aussi le consensus scientifique dans la communauté analytique ? Tu écris, après avoir précisé comment une conviction intime, forte, partagée et argumentée s'impose peu à peu comme plausible et s'écarte d'une croyance aveugle, inaccessible à toute démarche critique : « Ce qui émerge alors, c'est un paradigme scientifique différent de celui qui s'exerce dans les sciences dites dures ».

Paradigme scientifique, le mot est fort mais il invite à se demander de quelle science il est alors question. Se retrouve-t-on dans l'opposition entre sciences de la nature et sciences de l'esprit (après l'opposition proposée par Dilthey entre expliquer et comprendre) ? Je ne crois pas, pour ma part (ce serait là aussi un point de discussion avec toi) que la psychanalyse puisse, même dans les conditions actuelles de sa pratique et parce que s'opposeraient remémoration intégrale et construction, quitter le champ des sciences de la nature. Certes, elle n'est pas une science « dure », et le modèle de la physique lui est d'un piètre secours. Mais c'est en demeurant une science de la nature qu'elle a découvert et continue de découvrir, et

rend « universalisable », un morceau de la réalité (le psychique inconscient, cet « inconscient systémique » dont parle Michel de M'Uzan, et l'appareil qui s'en saisit) avec lequel peut se construire une « concordance »

Cependant la psychanalyse est en même temps science et théorie de la pratique. Et de ce point de vue, les convictions qu'elle sollicite, et les conflits que celles-ci génèrent, devraient être comparés à ceux de la science politique et à celle de l'éducation (cf. les trois métiers impossibles pour Freud). Un grand intérêt de ton livre, pour moi, a été ta proposition fermement soutenue d'un rapprochement, quant aux convictions justement, entre conflictualité psychique et conflictualité organisant l'espace démocratique.

A « L'avenir d'une conviction » fait suite, « L'avenir d'un métier impossible » - toujours l'avenir ! - par quoi se clôt ton livre. Tu conclus, en effet, avec le point vue lucide et d'une véritable hauteur sur - pour reprendre un titre de Freud - « Les chances d'avenir de la psychanalyse » quand il nous faut aujourd'hui prendre la mesure de la désaffection ou de la crise. L'analyse des convictions, de nos convictions, pour autant qu'elles puissent être partagées et surtout mises à l'épreuve en se distinguant par là des croyances et des certitudes, soutient alors à tes yeux le véritable enjeu éthique de notre vie analytique.

Tu reprends d'ailleurs le conflit ou l'écart dans la pratique de l'analyste entre éthique de conviction (nos convictions théoriques partagées) et éthique de responsabilité (leur mise en œuvre avec et pour tel patient singulier). Et tu en tires un jugement là encore profond sur notre « métier très singulier », qui exige toujours un recentrement sur la pratique.

Convictions partagées : on pourrait relire ici le texte si lucide de Piera Aulagnier, que d'ailleurs tu mentionnes en note : « Les convictions partagées : dans la relation analytique et entre les analystes » (dans *Les destins du plaisir*). Piera Aulagnier fixe ainsi les conditions de ce partage : « une certitude implicite (la majeure partie des locuteurs ont une appréhension

identique de la réalité humaine) et la garantie qu'une partie de nos énoncés jouira *a priori* d'une *présomption d'innocence* ». En réfléchissant à la manière dont peut être apporté et exposé à des collègues le « bien-fondé des convictions sur lesquelles il s'appuie dans sa pratique », Piera Aulagnier - qui a cette phrase si juste dans sa concision : « La vérité exige d'être partagée » - relève la place décisive de « l'insatisfaction » toujours rencontrée et qui s'apparente pour elle « à un déplacement sur le collègue d'une insatisfaction qui nous concerne ». Je crois que cette reconnaissance de l'insatisfaction se rapproche de l'inachèvement, que je soulignais plus haut, de toute conviction.

Mais nos convictions théoriques, partagées plus ou moins difficilement, comment se construisent-elles en nous-mêmes et dans nos institutions ? Comment animent-elles la transmission de la psychanalyse ? Babel réunit-elle des langues ou des convictions ? Comment y tenons-nous et comment sommes-nous tenus par elles, jusque dans la fidélité et l'héritage freudien, lacanien, kleinien, jusque dans nos identifications, aliénantes ou pas ? Faire travailler Freud et pas seulement le répéter, il n'est pas si facile de s'y affronter : Jean Laplanche, en le faisant « grincer », a ouvert, pour moi en tout cas, une voie d'exploration exemplaire à laquelle ton livre fait souvent référence. Pourtant, la conviction que suscite sa lecture ne peut manquer, elle aussi, d'être mise à l'épreuve...

Peut-être que les convictions ne sont jamais aussi puissantes que lorsqu'elles construisent l'originaire : celui de l'origine de la sexualité infantile, celui des fondements de la destructivité avec la pulsion de mort, celui des traces phylogénétiques et de l'héritage archaïque. Freud dans « L'homme Moïse : « Je n'ai aucun scrupule à énoncer que les êtres humains ont – de cette manière particulière- toujours su qu'ils ont eu autrefois un père originaire et qu'ils l'ont abattu ». Que faisons-nous aujourd'hui de cette conviction ?

La conviction n'est jamais une simple affaire de raison ou de savoir. Elle appelle chacun à ses affiliations, à ses identifications. Mettre à l'épreuve nos convictions, c'est tenter de voir

où elles défont, c'est aussi savoir écouter « Les contradicteurs », pour reprendre le titre d'un article de Laurence Kahn. Autrement dit apprendre de nos échecs, et reconnaître notre affrontement aux résistances de et dans l'analyse.

Merci, Jean-Claude Stoloff, pour ce livre qui vient à point aujourd'hui : en discutant à propos de l'un de ses chapitres, je n'ai évidemment pas parcouru les multiples ouvertures qu'il propose. Mais tu m'as fait travailler, et c'est ce qu'on peut demander de mieux à un collègue.